

Discussion

Les évolutions observées à partir des données de vente font l'état d'une diminution régulière de la consommation moyenne annuelle d'alcool pur depuis plus de 50 ans, cette baisse étant presque entièrement attribuable à la diminution de la consommation de vin, et plus précisément des « vins courants » [10]. Les résultats des enquêtes déclaratives menées depuis vingt ans confirment ces évolutions, puisque la part des 15-75 ans

consommant de l'alcool quotidiennement est passée de 24 % en 1992 à moins de 10 % en 2014.

Parallèlement à cette diminution de la consommation quotidienne a pu être observée une évolution à la hausse des API et des ivresses, en particulier entre 2005 et 2010 [8]. Relativement à 2010, les API au cours de l'année ont à nouveau augmenté (+2,3 points), de même que les ivresses répétées (+1,2 points) et régulières. Ces augmentations sont principalement portées par les

Aspects sociologiques de l'évolution des modes de consommation d'alcool

Saisir les modes de consommation d'alcool, et leurs évolutions, dans leur épaisseur sociologique, apparaît comme une tâche incontournable et délicate. Même si on se limite à la situation française, il faut constater d'une part que les données épidémiologiques offrant une vision quantitative de la répartition des consommations (déclarées), ne permettent pas de remonter très loin dans le temps [8], et d'autre part que les recherches sociologiques, plus à même d'interroger le sens des conduites, sont peu nombreuses et n'offrent pas de points de comparaison très fiables [34].

Si l'on se contente ici de considérations générales concernant les aspects sociologiques de l'évolution des modes de consommation d'alcool, on peut retenir qu'au cours des trente dernières années une transformation de l'abord de l'alcool a remis en question son statut d'« exception culturelle » et de « psychotrope national ». Au contraire l'alcool côtoie d'autres substances, y compris illicites, autour d'une politique globale de réduction des risques, centrée sur la notion de dépendance puis sur celle de l'addiction. En lien direct avec cette donnée concernant l'approche en termes de santé publique, on observe une élévation du seuil de sensibilité aux effets négatifs de la consommation, aussi bien avec le durcissement de la réglementation de l'alcool au volant, la multiplication et la diversification des messages de sensibilisation et de prévention au « risque alcool », que dans l'évolution des représentations

de l'alcool et de l'alcoolisme en population générale. Ces transformations de l'abord sociétal de l'alcool s'accompagnent d'une modification des consommations et, surtout, de leurs significations. On assiste à une baisse assez continue de la consommation moyenne d'alcool par habitant, due principalement à la diminution de la consommation de vin et en particulier de « vin de table », au profit d'une certaine démocratisation de la « culture du vin » inscrite dans le renouvellement de la « gastronomie » française. La « modération » est devenue le mot d'ordre aussi bien des promoteurs de la santé publique- loin d'une démarche abolitionniste- du lobby alcoolier, qui retient surtout que dans modération il y a consommation, que de la plus grande partie de la population, réceptive à l'égard de l'utopie de la santé parfaite et sensible au « culte de la performance ». Globalement, il y a une baisse des consommations quotidiennes et régulières d'alcool, qui se cantonnent davantage aux fins de semaine, aux repas familiaux et aux moments festifs. La consommation d'alcool est davantage inscrite dans l'extra-ordinaire, accompagnant et ritualisant les changements de temporalités et les moments d'effervescence sociale.

Parallèlement à ces évolutions sociologiques globales, on observe une identification progressive de certaines populations dites « à risque » et à un ciblage des politiques et des campagnes de prévention, en particulier orientées vers les femmes et les jeunes (oubliant que la mor-

talité alcoolique touche toujours les hommes des catégories populaires). Si, longtemps, l'alcool a été pensé comme un privilège (ou un vice) masculin, voire un symbole du genre (masculin), la consommation parfois problématique des femmes, et en particulier des jeunes femmes, est sortie de l'ombre et observée à la loupe, en lien direct avec le risque qu'elle fait courir en cas de grossesse. Les « jeunes » sont eux soupçonnés de reprendre des façons nordiques ou anglo-saxonnes de consommer (le terme de *binge drinking* a pu servir à pointer et stigmatiser des modes « étrangères » et malvenues de consommer) [70]. Plus récemment semble émerger un élargissement du questionnement, le déplaçant du côté de la sobriété, y compris parmi les jeunes, même si sobriété et jeunesse cohabitent mal dans les représentations comme dans la recherche [41]. Or, une meilleure compréhension des modes de consommation les plus à risque passe aussi par l'étude de ceux qui, justement, donnent à voir des modes de régulation, de résistance voire de déviance par rapport aux normes instituées de consommation.

En conclusion, il faut reconnaître que l'étude sociologique des modes de consommation d'alcool et de leur évolution est, en France particulièrement, un champ à peu près complètement délaissé, comme si l'on n'avait pas là un terrain privilégié d'accès au social, aux rapports sociaux et à la *construction sociale de la réalité*. 🍷

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 61.

Ludovic Gaussoit
Sociologue,
université
de Poitiers